

OLYMPE DE GOUGES (1748 – 1793)

Olympe de Gouges, une des premières figures du féminisme français qui osa publier en 1791 une déclaration des droits de la femme et de la citoyenne, stupéfiante par sa modernité, demeure une figure méconnue de la nation à laquelle elle avait « *légué son cœur* ». Même les femmes qui lui doivent tant pour la plupart l'ignorent.

C'est la première femme qui ait osé revendiquer toutes les libertés y compris sexuelles : droit au divorce, droit à l'union libre, défense des filles mères et des enfants bâtards. Elle est la première femme à avoir compris que le sexisme n'était qu'une variété de racisme. Elle a payé de sa vie sa fidélité à ses idées. Elle dira : « *On nous a exclues de tout savoir. On ne s'est pas avisé de nous ôter celui d'écrire ! Cela est fort heureux.* »

En cette fin du 18^{ème} siècle, même les esprits les plus ouverts n'envisageaient pour les femmes qu'une place dérisoire dans le développement de la nation. Sylvain Maréchal (honte à son nom !) proposera une loi leur interdisant d'apprendre à lire : « *la Nature, disait-il, les ayant dotées en compensation d'une prodigieuse aptitude à parler* ».

Dans son discours sur l'éducation, Bernardin de Saint Pierre déclarait que « *les filles ne doivent rien apprendre de ce que doivent savoir les hommes* ».

On imagine l'accueil réservé à la « *déclaration des droits de la femme* ». La cause des femmes semblait contraire à la Nature et à la Raison dont se réclamaient les révolutionnaires. Sa déclaration exigeait tous les droits pour toutes les femmes. Seule une phrase est demeurée célèbre : « *Les femmes ont le droit de monter à l'échafaud. Elles doivent avoir également celui de monter à la tribune.* » (article 10)

Tout d'abord parlons des origines d'Olympe de Gouges, de sa mère. Cette dernière est née en 1714 à Montauban dans la famille Mouisset appartenant à la riche bourgeoisie. On lui donne le prénom de sa marraine Anne-Olympe de la Pomarède. Son parrain, plus âgé de cinq ans est Jean-Jacques Lefranc de Caix, futur marquis de Pompignan. Il sera le géniteur, le père biologique d'Olympe de Gouges. Il est d'une famille prestigieuse, très célèbre à Montauban.

Le père d'Anne-Olympe, c'est-à-dire le grand-père de la future Olympe, Jacques Mouisset, était drapier de profession et avocat à la Bourse de Montauban, ce qui correspond à nos anciens tribunaux de commerce.

Lorsque Anne-Olympe grandit, son parrain développe un si tendre sentiment à son égard, que sa famille juge bon de l'éloigner. Ils n'ont que cinq ans de différence. En 1734, Jean-Jacques Lefranc de Pompignan suit des cours de rhétorique au lycée Louis le Grand à Paris en même temps que Voltaire. Il écrit de nombreux poèmes et pièces de théâtre dont la plus célèbre est Didon. Voltaire qualifiait ce Lefranc de

Pompignan de « *petit bourgeois* » d'une « *petite ville* » et lui consacra des lignes sarcastiques de ce style : « *Savez-vous pourquoi Jérémie a tant pleuré dans sa vie? - Parce que lui, le prophète s'épouvantait déjà que Lefranc de Pompignan le traduise.* » Même la fondation d'une académie par Lefranc ne put modérer les railleurs.

Le 13 décembre 1737, Anne- Olympe, la mère de la future Olympe de Gouges, épouse Pierre Gouze, boucher. En 1747, Lefranc de Pompignan s'installe à Montauban comme successeur de son père pour diriger la Cour des Aides. Il retrouve Anne-Olympe dont il est très amoureux depuis plusieurs années et qui lui a tant manqué. Pierre Gouze est absent ...Une petite fille, Marie, la future Olympe de Gouges, naît le 7 mai 1748. Elle est le troisième enfant d'Anne-Olympe Gouze. La paternité de Lefranc de Pompignan est de notoriété publique. Pierre Gouze, le père légal, ne vient pas au baptême. Il sait qu'il ne peut pas être son géniteur. Il est resté trop longtemps absent du foyer conjugal. Ce dernier meurt deux ans plus tard à l'âge de 31 ans dans des circonstances qui nous sont inconnues mais on peut supposer qu'il est mort pendant la crue du Tarn.

Le marquis, heureux de cette disparition veut s'occuper de Marie et l'élever selon son rang. Anne-Olympe refuse. Il se retire alors dans son village de Pompignan et entreprend la construction de son château. Il épouse Marie-Antoinette Félicité de Caulaincourt, veuve d'un fermier général et grande dévote, qui lui donnera un fils, Jean-Georges en 1760, et il oublie sa maîtresse et leur fille. Peu avant sa mort en 1784, le marquis écrit à sa fille naturelle qui, de Paris, lui rappelle sa paternité, la lettre d'un moraliste bien fatigué : « *S'il est vrai que la nature parle en vous et que mes imprudentes caresses pour vous dans votre enfance et l'aveu de votre mère vous assurent que je suis votre père, imitez-moi et gémissiez sur le sort de ceux qui vous ont donné l'être.* » Gémir était ce dont Olympe était le moins capable.

Cependant, elle ne dévoilera jamais publiquement le nom de son père. « *Je suis, se justifiera-t-elle auprès du président de la Convention, la fille d'un homme célèbre tant par ses vertus que par ses talents littéraires. Il n'eut qu'une erreur dans sa vie, elle fut contre moi !* »

Dans ses mémoires, Olympe de Gouges raconte qu'à Paris, elle rencontra son demi-frère Jean-Georges devenu un jeune homme de 22 ans et fréquentant les milieux libertins. Ils se manifestèrent beaucoup de sympathie. Il lui jurait qu'il réparerait les torts de son père mais en 1784 lorsqu'il hérita du titre et de la fortune, il oublia ses promesses.

Marie Gouze qui se fera appeler plus tard Olympe de Gouges, n'a de ce fait jamais vraiment connu de père : Pierre Gouze meurt trop tôt, le marquis ne s'occupe pas d'elle et elle déteste le troisième. En effet sa mère s'est remariée à un policier de la ville, Dominique-Raymond Cassaigneau.

Marie ne reçoit pas l'éducation qui par la suite lui fera défaut. Elle ne fait qu'un court séjour à l'école des Ursulines de Montauban où elle apprend à lire et à écrire très médiocrement. Sa vie durant elle souffre du manque d'instruction. « *On ne m'a rien appris, reconnaissait-elle, élevée dans un pays où l'on parle mal le français, je n'en connais pas les principes.* »

L'occitan est sa première langue et elle le parle de sa naissance à son mariage. À l'époque, peu de Français parlaient couramment la langue nationale. On jugera mieux

de son mérite et de sa valeur quand on saura qu'elle finira par s'imposer à Paris comme femme de lettres.

Le 24 octobre 1765, Marie Gouze épouse, en l'église Saint Jean de Villenouvelle à Montauban, Louis Aubry, officier de bouche puis traiteur à Montauban, « *un homme âgé qu'elle n'aimait point et qui n'était ni riche ni bien né* » dit-elle dans ses Mémoires. Elle dit avoir quatorze ans au moment de son mariage, elle en a en réalité dix-sept. D'après le chroniqueur montalbanais Mary-Lafon, elle était, comme sa mère, d'une grande beauté. « *Elle réalisait avec magnificence l'idéale perfection de la beauté du Midi : des yeux d'où jaillissaient des étincelles, le feu de la pensée et celui de la passion, de superbes cheveux noirs dont les boucles abondantes s'échappaient avec profusion d'un petit bonnet de dentelle, un profil grec et une taille admirablement dessinée par une « sylvie » de soie rose...* »

Le 29 août 1766, Marie met au monde un petit garçon prénommé Pierre. Elle rédige un testament en faveur de ce dernier. En effet, au 18^{ème} siècle, le taux de mortalité des femmes en couche est très élevé. Pierre sera son unique enfant (du moins son unique enfant vivant). Elle se révélera une mère attentionnée. Il ne lui en sera pas très reconnaissant.

C'est en novembre 1766 qu'elle va perdre son mari victime, semble-t-il, des inondations tragiques causées par une crue brutale du Tarn. Fait étrange, le Tarn avait été mis en cause pour expliquer la mort de Pierre Gouze.

De la perte d'un homme qu'on lui avait imposé, qu'elle détestait, elle se console rapidement. Elle refuse même de porter son nom. Cette unique et courte expérience conjugale lui a suffi pour toujours. Le mariage n'est pour elle que « *le tombeau de la confiance et de l'amour* ». Dans les mois qui suivent, Marie prend le pseudonyme d'Olympe de Gouges : Olympe en hommage à sa mère qu'elle aime beaucoup, (elle ne lui garde aucune rancune pour cet affreux mariage, au contraire elle sera le principal soutien de ses vieux jours), Gouges est une autre orthographe de son nom de jeune fille. Qu'elle ait rehaussé son nom d'une particule n'a rien d'exceptionnel. Le célèbre révolutionnaire Robespierre le fit également. Cela était courant chez les bourgeois et permettait de maintenir une ambiguïté sur les origines aristocratiques du nom.

En 1767, elle rencontre Jacques Biatrix de Rozières, d'origine lyonnaise, riche entrepreneur militaire qui est tombé amoureux d'elle. Elle le suit à Paris où elle vit maritalement avec lui. Elle refusera d'assurer sa sécurité en l'épousant, première entorse aux lois de son sexe ! Cinquante ans avant les Saint-Simoniennes, elle rejette le mariage. Il semble qu'elle lui ait donné une fille morte en bas âge. Elle ne reviendra plus jamais dans sa ville natale. Son seul lien avec Montauban sera sa correspondance avec sa mère, puis avec un député, Poncet Delpech, qu'elle se proposera d'héberger, lors de la convocation des États Généraux à Versailles, le 1^{er} Mai 1789. « *Vous avez une compatriote à Versailles avec un appartement à votre disposition...* »

Grâce à une très forte rente octroyée par Biatrix, elle mène un grand train de vie à Paris et dépense beaucoup d'argent tant pour elle que pour l'éducation de son fils. De plus, Biatrix paie régulièrement ses dettes. Elle ne traitera pas très bien l'homme auquel elle doit son installation à Paris. Quand ses affaires iront mal et qu'il ne pourra

plus payer, elle l'assignera au paiement d'engagement qu'il n'avait pris que pour la forme.

Ses débuts sont pour le moins tumultueux. C'est une courtisane notoire mais sa vie n'est pas scandaleuse. D'après les archives, son nom n'apparaît dans aucun relevé de police. Mercier, auteur des « *Tableaux de Paris* » dira d'elle : « *C'est une de ces femmes qui sans avoir l'effronterie du vice n'ont pas l'austère rigueur de la vertu* ». D'après un portrait d'elle, on sait qu'Olympe est belle. « *Elle est grande pour l'époque (autant que son fils devenu adulte soit 1m.68), elle a le visage ovale, des cheveux et des sourcils châtain, des yeux bruns, un nez légèrement aquilin, le front découvert, le menton rond et plein et la bouche moyenne, des traits fins et réguliers.* » Elle est très mince, sa poitrine lui paraît trop petite aussi rembourre-t-elle son corsage avec du coton. Cette manie provoque l'histoire comique suivante. Au théâtre, une dame est prise d'une affreuse rage de dents à cause d'une carie. On réclame du coton pour obturer la dent. Mais qui emporterait du coton au théâtre ? Olympe plonge la main dans son corsage. « *Prenez Madame, dit-elle, ça sert toujours à quelque chose.* » Nous reverrons constamment une Olympe dotée de sens pratique, gaie et exubérante.

Olympe fréquente le Palais Royal, propriété du duc d'Orléans. Interdit à la police, c'est le centre de tous les plaisirs. Elle est de toutes les fêtes. Et dans ce monde où le luxe côtoie la misère, Olympe est une privilégiée. Elle sait s'entourer de personnages influents tel Philippe d'Orléans qui assurera l'avenir de son fils. En effet ce dernier sera nommé parmi les ingénieurs de la province de Champagne, territoire de la famille d'Orléans. Le bruit court d'une liaison entre Olympe de Gouges et Philippe d'Orléans. Elle appréciera le prince au moment de la réunion des États Généraux lorsqu'il prendra parti pour le vote par tête à la demande du Tiers État et sera l'un des premiers élus de la Noblesse à rejoindre l'Assemblée Nationale. Mais elle l'attaquera avec violence lorsqu'il votera la mort de son cousin, le roi Louis XVI.

À la fin de 1778, Olympe renonce aux frivolités pour « *verser dans le bel esprit* ». Elle emménage rue Poissonnière alors quartier élégant et renouvelle le cercle de ses fréquentations : journalistes, auteurs dramatiques et philosophes. Elle se lie aux milieux littéraires les plus avancés. Elle rencontre Louis Mercier, auteur des célèbres « *Tableaux de Paris* », talentueuse chronique sociale de la capitale. Il est l'observateur célèbre et plein d'esprit de la période pré-révolutionnaire et de la Révolution. Mercier lui conservera son affection jusqu'à sa mort. Elle eut peut-être une liaison amoureuse avec lui.

Elle va beaucoup au théâtre et à l'opéra, discute des nouvelles pièces. Elle est curieuse de toutes les nouveautés de la science, des plus sérieuses aux plus extravagantes. Elle fréquente Rivarol, La Harpe, Marmontel, Sautereau, Aubert. Elle rencontre régulièrement le naturaliste Daubenton.

Elle se fait une réputation d'extravagante parce qu'elle recueille chez elle de nombreux animaux qu'elle croit être la réincarnation de grands hommes. Heureusement son bon sens et son humour restent intacts et les événements extraordinaires auxquels elle va assister la passionneront bien davantage.

Elle s'essaie à l'écriture ce qui est loin d'être simple pour elle. Elle dicte ses textes à des secrétaires et son style est un style parlé mêlé d'idiotismes occitans. Olympe est une autodidacte de la pensée. Son éducation sommaire, ses lacunes, elle ne les nie pas, au contraire, elle s'en fait un drapeau avec fierté et humour.

Pour devancer la critique, elle dira : « *Il faut que j'obtienne une indulgence plénière pour toutes mes fautes qui sont plus graves que légères : fautes de français, fautes de construction, fautes de style, fautes de savoir, fautes d'intéresser, fautes d'esprit, fautes de génie.* » Elle exagère sans doute et s'essaie à tout : littérature, théâtre où elle se mettra en scène. Au 18^{ième} siècle, en effet, le théâtre est très en vogue.

On lui reproche souvent de ne pas écrire ses pièces elle-même mais elle se défend toujours de ces attaques avec autant de véhémence que d'humour.

À un voyageur rencontré dans une diligence et qui se vantait d'avoir bénéficié des faveurs d'Olympe de Gouges et d'avoir écrit pour elle une de ses pièces en y ajoutant soigneusement des incorrections pour mieux faire croire qu'elle était d'elle, elle répondit superbement avant de descendre de voiture : « *Monsieur, j'ai écouté vos sots propos avec le calme d'un philosophe, le courage d'un homme et l'œil d'un observateur. Je suis cette même Olympe de Gouges que vous n'avez jamais connue et que vous n'êtes pas près de connaître. Profitez de la leçon que je vous donne : on trouve communément des hommes de votre espèce, mais apprenez qu'il faut des siècles pour faire des femmes de ma trempe.* »

Elle est passionnée pour les sujets les plus recommandables à l'époque : l'esclavage (c'est la seule femme de son époque à s'être publiquement élevée contre l'esclavage des Noirs dans les colonies), le droit au divorce (elle considérait que le divorce établirait une véritable égalité entre les époux. Sa pièce, la *Nécessité du divorce*, sera inscrite en lecture à la Comédie italienne après sa mort), les vœux forcés auxquels on contraignait tant de filles sans dot (telle est l'origine de la pièce d'Olympe de Gouges, *Le couvent ou les vœux forcés*), et aussi l'emprisonnement pour dettes .

C'est une femme de principes. Intègre, elle a jadis jeté les plats en argent que lui avait fait porter le duc d'Orléans, le jour où elle l'avait invité à dîner en déclarant : « *Je ne suis pas une courtisane* ». Ce qui lui permettra ensuite de dénoncer des manœuvres qu'elle méprise.

En 1784, Lefranc de Pompignan meurt. Olympe écrit les « *Mémoires de Madame de Valmont* », roman épistolaire autobiographique, inspiré des « *Liaisons dangereuses* ». Elle a repris, dit-elle, le texte original des lettres du marquis de Pompignan. Elle a changé les noms pour ne pas créer de torts à la famille de son père qu'elle appelle Monsieur de Flaucourt, dans le roman. Elle met ainsi un terme à son passé.

Sa première pièce, *Zamore et Mirza* présentée sous l'anonymat au comité de lecture de la Comédie Française est bien accueillie. Ce qui est surprenant car cette pièce était une dénonciation déguisée du sort réservé aux esclaves noirs des colonies. Enthousiasmée par cette réussite inespérée, elle voulait être représentée très vite. Malheureusement Olympe se brouille avec les membres de la troupe. On prétexte son attitude offensante pour faire délivrer contre elle une lettre de cachet. Heureusement le lieutenant de police Thiroux de Crosne s'interpose et arrête net la procédure. Elle évite de justesse l'emprisonnement à la Bastille. Elle finira par se réconcilier avec la Comédie Française qui est le premier théâtre d'Europe.

En 1785, elle se prépare à publier *le Mariage Inattendu*. Écrite dans l'enthousiasme (en 24 heures, dit-elle), au sortir d'une représentation du Mariage de Figaro, l'œuvre se présente comme sa suite. Elle est envoyée en hommage à Beaumarchais qui n'y

prend pas garde d'abord, puis se montre furieux et poursuit Olympe de Gouges de sa vindicte, la qualifiant d'illettrée...

Pourtant les critiques lui réservent bon accueil. Cette comédie est reconnue pleine d'esprit, d'imagination et de talent. Elle publie également « *L'homme généreux* », inspiré d'un fait réel d'emprisonnement pour dettes. Parmi les milliers de malheureux qui croupissaient dans les prisons, elle avait été saisie par le cas d'un pauvre Rouennais dont la femme infirme et les enfants plongés dans le dénuement demeuraient impuissants à financer sa libération. Olympe déposa un exemplaire de *L'homme Généreux* au Théâtre Français afin de mettre à la disposition de cette pauvre famille la recette des six premières représentations de cette pièce. Mais la pièce fut rejetée.

Puis Olympe emménage place de l'Odéon pour être tout près du Théâtre Français. Elle écrit alors « *le siècle des Grands hommes ou Molière chez Ninon* ». Elle pense attirer l'attention de la troupe par sa référence à Molière. Il s'agit de Ninon de Lenclos (1616-1705), courtisane et femme de lettres dont la beauté et l'esprit passaient pour exceptionnels. Olympe subit encore une fois un échec en février 1788. Cette pièce lui vaut cependant une excellente critique du « *Journal encyclopédique* », journal qui faisait autorité à cette époque.

Olympe de Gouges se battra pour que sa pièce « *L'esclavage des Noirs* » soit représentée. Ce sera un échec : les comédiens étaient à cette époque tout puissants et ils firent en sorte que cette pièce ne soit jouée que trois fois, prétextant qu'elle ne rapportait pas assez d'argent. Elle fut donc abandonnée. Mais comme il y a eu trois représentations la pièce devient propriété du Théâtre National, donc ne peut être jouée ailleurs. M. Naudet « semainier » avoua à Olympe de Gouges son impossibilité de reprendre la pièce car les Colons qui avaient une quarantaine de loges au théâtre avaient menacé de les rendre si la pièce était encore donnée. Elle avait porté atteinte aux intérêts des classes aisées et dut se battre contre la haine de ceux dont le négoce lucratif aurait souffert de l'émancipation des esclaves. En 1790, les esclaves de St Domingue se soulevèrent, la pièce d'Olympe était bien d'actualité.

Déçue de cette expérience théâtrale, elle va s'engager pour une autre cause, celle de la Révolution. En effet, elle souhaite un changement des institutions et rêve d'une autre place pour la femme dans la société : une place responsable. Elle rêve d'une égalité entre les hommes. Elle aspire à l'abolition de l'esclavage, à la liberté d'expression. Son expérience théâtrale lui a laissé un goût amer.

Le 6 novembre 1788, le Journal Général de France publie en première et pleine page le premier pamphlet politique d'Olympe de Gouges : « *Lettre au peuple ou projet d'une caisse patriotique par une citoyenne* ». Elle informe le roi de la terrible condition de son peuple et propose un impôt volontaire payé par tous les membres de la nation, y compris la noblesse, impôt qu'elle pense susceptible d'enrayer la grave crise économique et sociale qui secoue le pays. Confiante dans le sens civique des Français, elle propose que chaque citoyen verse au fisc une contribution financière au prorata de ses revenus.

L'hiver suivant, 1788-1789, elle publie un vaste programme de réformes sociales qui va effrayer « *les riches particuliers et la Cour* ». Elle y parle d'assistance sociale, d'hygiène. Elle était considérée comme une farfelue car elle prenait, paraît-il, un bain

par jour. Elle imagine des centres de soins et d'accueil pour les veuves, les vieillards, les orphelins et les mères de famille dont les époux ont été victimes d'accidents du travail. Elle va même rédiger un projet d'ateliers publics pour les ouvriers sans travail (qui préfigurent les ateliers nationaux de 1848). Elle esquisse un projet de communisme agraire : « *Que le gouvernement donne toutes les terres en friche du Royaume à des sociétés ou des particuliers en portions qu'ils pourront cultiver* ». Elle propose même de taxer les signes extérieurs de richesse : bijoux, équipages, domesticité. Et puis, avec un siècle d'avance, elle propose la taxation systématique des bénéfices réalisés par les maisons de jeux, mesurant l'immense profit qu'en tirerait l'État. Et elle déclare : « *Un impôt sur la peinture et la sculpture ne serait pas déplacé, le peuple ne se fait ni peindre, ni sculpter, ni décorer ses appartements* ».

Elle demande également, et cette vengeance personnelle ne peut manquer de faire sourire, que l'on s'empare de la moitié des profits des comédiens afin de diminuer la dette nationale. Nous observons ici le travers le plus regrettable et le plus fréquent d'Olympe de Gouges : elle ne sait pas faire de distinction entre sa vie privée et des considérations d'ordre général.

Tout en préconisant un effort national, elle s'opposait pourtant à la réduction du train de vie du roi car disait-elle « *l'éclat de la Cour est nécessaire pour donner à l'étranger une bonne image de notre pays* ».

Le 5 mai 1789, Louis XVI préside à Versailles, dans l'hôtel des Menus Plaisirs, la cérémonie d'ouverture des États Généraux, l'Assemblée représentative des trois ordres de la Nation. Ils n'avaient pas été réunis depuis 1614. Aux premières loges, encore observatrice, Olympe s'apprête à devenir actrice le moment venu sur la scène d'un théâtre qu'elle n'a encore jamais imaginé. Ses premiers écrits politiques sont plutôt bien accueillis par la critique, notamment le « *Journal Général de France* » qui leur consacre chaque fois la « une ». L'effet de surprise qu'elle a créé en s'essayant à traiter des matières traditionnellement réservées aux hommes et le succès qu'elle recueille à cette occasion (Necker, paraît-il, voulut la rencontrer), la conduisent à poursuivre cette voie. Soucieuse de ne rien perdre du déroulement tant attendu des États Généraux, elle prend un pied à terre à Versailles. Elle n'hésite jamais à déménager pour être au cœur de l'action : elle a ainsi changé une bonne quinzaine de fois de domicile en vingt-cinq ans.

Puis elle se rappelle au souvenir de son compatriote montalbanais, le député Poncet Delpech, et l'encourage dans sa mission : « *Prouvez, lui écrit-elle, que la petite ville de Montauban a produit de grands hommes et encore quelques femmes de réputation* ».

Elle déborde d'enthousiasme et rêve de jouer un rôle afin qu'on la remarque. C'est l'époque où elle jette sur le marché de Paris ou de Versailles des brochures tirées à mille ou deux mille exemplaires. Ces brochures portent des titres tels que le « *Cri du sage par une femme et Pour sauver la patrie* ». Elle y demande aux trois ordres et surtout à la Noblesse de faire le maximum pour parvenir à une entente. Malheureusement, elle se rend vite compte qu'à Versailles, on n'a pas besoin d'elle. Elle est vivement critiquée mais cela semble la stimuler. « *Les Merveilleux de la Cour crièrent à l'audace et prétendirent qu'il valait mieux que je fasse l'amour que des livres : j'aurais pu les en croire s'ils avaient été en état de me le persuader* ».

Elle songe à créer son propre journal sous le titre de *L'Impatient*, ce qui ne manque pas d'humour étant donné son caractère. Mais l'autorisation lui sera refusée. Le journal

ne verra pas le jour. Elle commence à écrire le *Prince Philosophe*, roman de 522 pages qui paraîtra en 1792. Ce « *conte oriental* » est truffé de réflexions sur la place de la femme dans la cité.

Pour exprimer sa confiance en la Révolution, elle fait don à l'Assemblée du quart de son revenu. Elle incite toutes les femmes à participer à l'impôt volontaire en donnant par exemple leurs bijoux. « *Imitez-vous l'égoïsme de ces capitalistes calculateurs qui refusent d'ouvrir leurs trésors ? Laissez aux âmes viles qui font la honte de notre sexe les tristes avantages d'étaler ces ornements qu'elles ont achetés au prix de leur honneur et qui ne contribuent en rien à relever l'éclat de leur beauté* ». Elle oublie un peu son passé de courtisane ! Et pour rendre hommage aux donatrices, elle publie « *Action héroïque d'une Française ou la France sauvée par les femmes* ». Elle en fera parvenir un exemplaire à Clermont Tonnerre, président de l'Assemblée. Mirabeau, conquis par le dynamisme d'Olympe apprécie son ouvrage et la remercie pour son action.

Elle entreprend de tenir une sorte de chronique des événements rapides qui se déroulent, au travers de brochures qu'elle doit publier presque toujours à compte d'auteur et pour lesquelles elle se ruine. On la voit encenser Bailly, le maire de Paris, s'extasier sur La Fayette dont elle souligne l'audace et la fermeté, se prendre bizarrement à regretter Calonne, l'ancien ministre et accabler le duc d'Orléans qu'elle rend responsable des journées révolutionnaires des 5 et 6 octobre 1789. Ses démêlées avec le duc d'Orléans vont faire perdre à son fils Pierre sa place d'ingénieur. Les privilégiés de la Cour, notamment ceux qui émigrent dans le sillage du comte d'Artois, frère du roi, le futur Charles X et de la duchesse de Polignac ne trouvent aucune grâce à ses yeux. Elle se fait l'écho de leur lâcheté dans l'*Ordre National ou le comte d'Artois inspiré par Mentor*. Cette émigration commençait à peser lourd sur l'emploi des domestiques, des artisans et des ouvriers privés de commandes.

Peu indulgente pour la reine, elle éprouve au contraire une sorte de tendresse pour Louis XVI qui, à ses yeux comme à ceux des Français, demeure « *le père du peuple* », le garant de l'ordre et de la paix.

Lorsqu'elle demande au roi d'abdiquer, royalistes et démocrates s'indignent de cette proposition qui fait le jeu de Philippe d'Orléans. En publiant *les Aristocrates et les Démocrates*, une comédie satirique qui ne sera pas jouée, elle se fait des ennemis dans les deux partis opposés. Elle ironise : « *Les uns veulent que je sois aristocrate, les aristocrates prétendent que je suis démocrate. Je me trouve réduite, comme ce pauvre agonisant à qui un prêtre rigoureux demandait, à son dernier soupir, - Etes-vous moliniste ou janséniste ? - Hélas, répond le moribond, je suis ébéniste* ».

Elle passe le plus clair de son temps à l'Assemblée Nationale pour recueillir de nouveaux sujets pour ses écrits patriotiques. Elle fréquente les sociétés savantes en particulier le Lycée, haut lieu de la culture bourgeoise réservé aux femmes. On la voit dans les cafés à la mode : chez Zappi (le Procopé), chez Corozza dans la galerie Montpensier au Palais Royal. Et en public, elle prend part aux débats. Charles Nodier est étonné par l'énergie de ses improvisations et la fécondité de sa pensée. Et Prudhomme, rédacteur des Révolutions de Paris, affirme « *l'avoir vue rivaliser avec les plus célèbres orateurs de l'Assemblée Constituante* ».

Elle adresse à l'Assemblée Nationale un « *Projet sur la formation d'un tribunal populaire et suprême en matière criminelle* » qui fait impression. Mais elle est désolée

de ne pas être écoutée. Elle dira : « *Je donne cent projets utiles, on les reçoit, mais je suis femme, on n'en tient pas compte* ». Seul Mirabeau croyait en elle et prétendait, en exagérant sans doute, « *qu'elle avait fait la constitution toute seule* » et il ajoutait : « *Nous devons à une ignorante de grandes choses* ».

Elle s'installe à Auteuil où elle rejoint l'avant-garde intellectuelle de l'époque. Savants, littérateurs de renom contribuent à la réputation de ce qu'on appelle « *La société d'Auteuil* ». C'est là qu'elle rencontre chez Helvétius, chez Fanny de Beauharnais ou chez Sophie Condorcet tout ce que l'époque compte de beaux esprits. Son nom est associé à celui de Condorcet. Ces deux précurseurs ont des points communs sur la question des Noirs notamment et tous deux publient également un manifeste féministe : Condorcet en 1790, Olympe en 1791. Tous deux considèrent qu'en tant qu'êtres de raison, les femmes appartiennent à la communauté humaine et naissent donc avec les mêmes droits naturels que les hommes.

Elle écrit, elle publie, elle distribue ses pièces de théâtre, celles que les comédiens refusent de jouer. Ses écrits politiques souvent courts sont diffusés par voie d'affiche. Cette femme fut l'un des grands témoins de la Révolution française. Orgueilleuse, dotée d'une confiance en elle inouïe pour l'époque, Olympe est féministe au sens le plus moderne du terme (elle n'a jamais pensé à une société matriarcale). Elle se sent l'égale des hommes par son intelligence, mais elle n'est ni la suffragette, ni la « *virago* » que dénoncent ses ennemis. Coquette, aimant séduire, elle ne se déguise pas, ne se bat pas comme Théroigne de Méricourt et les autres « *amazones* ». Sa foi en l'égalité des sexes est viscérale mais ce n'est qu'un combat parmi d'autres. Toutes les idées d'Olympe, tous les combats se retrouvent dans « *La déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* », son texte le plus célèbre, un texte visionnaire, trait de génie stupéfiant par sa modernité ; il préfigurait des réformes qui n'aboutirent qu'au 20^{ième} siècle. Ce texte ne se contente pas de réclamer pour les femmes le droit de vote que le législateur a oublié de leur donner, mais propose un programme complet de mise à égalité : droit au divorce et à l'héritage, remplacement du mariage par un contrat social (les germes de notre PACS), reconnaissance des enfants hors mariage, accès à toutes les fonctions. Article par article, la situation masculine est opposée à la féminine. Elle ne propose pas d'articles supplémentaires et met au féminin ceux qui ont été rédigés. Elle envoie sa déclaration à la reine.

Un nouveau projet germe en elle : fonder un second théâtre français qu'elle appellerait « *Théâtre National* » et il aurait la particularité d'être un théâtre de femmes, auteurs, actrices et spectatrices. Utopie sans doute ; ce théâtre ne verra jamais le jour.

Le 2 avril 1791, elle est bouleversée en apprenant la mort brutale de Mirabeau. Elle compose une oraison funèbre, « *Le Tombeau de Mirabeau* », qu'elle prononce au café Procope. Elle souhaite que les restes du père de la liberté soient portés au Panthéon. Elle écrit également une pièce de théâtre « *Mirabeau aux Champs Élysées* » dans laquelle on voyait défiler Henri IV, Ninon de Lenclos, Madame de Sévigné, Louis XIV, Voltaire, Montesquieu, Benjamin Franklin. Tous ces personnages révélaient les idées politiques de l'auteur, sa croyance en la métempsycose. Elle croyait vaguement en la transmigration des âmes. Elle sera jouée à la Comédie Italienne et en Province où elle demande que l'on prélève une partie de sa part d'auteur pour en faire profiter des femmes aux actions patriotiques. Olympe de Gouges admirait l'homme Mirabeau pour sa pensée et son éloquence ; elle avait cependant, deux ans plus tôt, conçu quelques soupçons sur sa conduite dans son « *Discours de l'aveugle aux Français* ». La

collusion avec la Cour et la vénalité de Mirabeau sont aujourd'hui établis d'une manière indiscutable.

En mai 1791, elle se propose comme ambassadrice du roi pour faire revenir en France les aristocrates qui ont fui.

Le 22 juin 1791, l'annonce de la fuite du roi et son arrestation à Varennes provoque une très grande émotion dans le pays. Olympe est déçue dans ses convictions de royaliste constitutionnelle. Elle présente à l'Assemblée un nouveau projet : « *La formation d'une garde nationale de femmes* », afin de remplacer auprès de la reine, les princesses, marquises et duchesses par des citoyennes actives et dévouées à la Patrie. Bien entendu ce projet passera inaperçu mais la Société Fraternelle des Deux Sexes l'examinera avec attention.

Elle écrit une brochure : « *Sera-t-il roi, ne le sera-t-il pas ?* », dans laquelle elle demande au roi de réformer sa maison et de s'entourer de citoyens patriotes de bon conseil.

Elle écrira : « *L'Esprit Français* », dédié à Louis XVI. Elle y dénigre brillamment les travers et l'incompétence des ministres. Elle s'élève contre le despotisme. Elle souhaite une révolution sans violence. C'est un manifeste remarquable. « *Jamais cause ne fut plus belle que celle qui va se décider. C'est la cause des peuples* ». Mais elle déplore le peu de reconnaissance de l'Assemblée à l'égard des femmes :

« *Ô mon pauvre sexe, ô femmes qui n'avez rien acquis
Dans cette révolution* ».

Elle réclame le droit de vote pour tous les citoyens sans distinction de sexe.

Son nom, en 1792, est associé à celui de Madame de Staël (la fille de Necker). Elle ne cesse d'écrire des pamphlets patriotiques, va même jusqu'à l'Assemblée déclamer une pétition patriotique et féministe. Elle demande que les femmes participent à la vie publique et pour commencer aux cérémonies à la mémoire du maire d'Étampes, André Simonneau, martyr du civisme (il a été assassiné par la foule en délire au cours d'une émeute provoquée par la cherté des subsistances). Les journaux de l'époque sont unanimes à saluer son initiative. Elle ira même jusqu'à exiger de la reine Marie-Antoinette de participer financièrement à la cérémonie. N'obtenant pas de réponse, elle ira jusqu'aux Tuileries afin de rencontrer sa surintendante, la princesse de Lamballe, et l'avertira ainsi : « *Les tyrans entraînent tôt ou tard dans le précipice leurs complices* ». Avertissement on ne peut plus prémonitoire quand on sait que la princesse de Lamballe périra lors des massacres de septembre et que sa tête sera portée au bout d'une pique, sous les fenêtres de la reine, au Temple. La reine cède et fait prélever 12000 livres sur sa cassette mais intriguée par la demande d'Olympe de Gouges envoie un enquêteur à son domicile.

Ces événements vont lui inspirer une pièce de théâtre inachevée, ayant pour titre : « *La France sauvée ou le tyran détrôné* », dont le manuscrit sera paradoxalement utilisé contre elle au tribunal révolutionnaire. Un vrai paradoxe alors qu'elle y dénonçait les conspirations et les complots à la veille du 10 août 1792.

Face à la gravité de la situation, Olympe de Gouges prône la réconciliation générale à l'Assemblée par un « *pacte social* » qui sera affiché dans les rues de Paris. Deux ou trois jours plus tard Lamourette, évêque de Lyon, déposera à l'Assemblée une motion qui ira dans le même sens. Il est l'instigateur du fraternel baiser Lamourette.

Le 11 juillet, la Nation est déclarée en danger. Les Prussiens arrivent à la frontière. Olympe monte sur l'estrade de la place du Carrousel pour encourager le peuple à voler

au secours de la Patrie. On se moque. Elle a pourtant un fils directement concerné. Le 14 juillet, elle défile aux côtés d'Etta Palm et de Théroigne de Méricourt à la tête d'un groupe de femmes. On leur reproche d'être armées. Il s'agissait d'armes de parade. On connaît le pacifisme d'Olympe...

Les événements s'accélèrent. Elle est absente de Paris au moment de la chute de la Monarchie le 10 août, partie en province afin d'y faire représenter ses pièces de théâtre.

À la fin août, la machine du docteur Guillotin entre en fonction. Du 2 au 6 septembre, les massacres sont perpétrés dans les principales prisons parisiennes.

Olympe s'insurge et écrit un nouveau pamphlet, très noble, dira Michelet, intitulé « *La fierté de l'innocence* » pour dénoncer les massacres.

« *Le sang même des coupables versé avec cruauté et profusion souille éternellement les révolutions, bouleverse tout à coup les cœurs, les esprits, les opinions et d'un système de gouvernement on passe rapidement dans un autre* ».

Elle adresse au président de la Convention une lettre par laquelle elle se propose de défendre Louis XVI. Voici un passage de cette missive : « *Il fut faible, il fut trompé, il se trompe lui-même. Les Anglais se sont déshonorés aux yeux de la postérité, par le supplice de Charles 1^{er}. Il ne suffit pas de faire tomber la tête d'un roi pour le tuer, il vit encore longtemps après sa mort...* » Initiative malheureuse, condamnée par toute la presse qui la renvoie « *tricoter des pantalons pour nos braves sans-culottes* ».

Cette téméraire initiative d'épargner le roi manque d'être fatale à Olympe. Alors que la Convention n'a pas cru devoir relever le ridicule de cette demande, quelques fanatiques se massent devant sa maison et veulent s'emparer d'elle. Elle s'en tire comme toujours avec un étonnant à-propos. Au plaisant féroce qui l'avait attrapée par les cheveux et s'écriait :

« *À vingt sous la tête de Madame Gouges qui en veut ?* », elle a répliqué calmement : « *Je mets la pièce à trente sous et je vous demande la préférence* ».

On a ri, elle était sauvée.

Philippe Égalité vote pour la mort de son cousin ; elle ne lui pardonnera pas. Le 21 janvier 1793, le roi meurt sur l'échafaud. Le 23 janvier, deux jours après l'exécution du roi, la pièce de théâtre d'Olympe de Gouges, « *L'entrée de Dumouriez à Bruxelles* », donnée à la Comédie Française est l'objet d'une cabale. Le sujet, à la gloire de la Révolution, doit faire honneur au patriotisme de son auteur. Mais un mois plus tard, c'est la trahison de Dumouriez. Olympe de Gouges est encore en butte à de nouvelles tentatives d'intimidation. On lui reproche sa pièce dont Dumouriez passe pour le héros et bien sûr, son intervention dans le procès de Louis XVI. Elle est accusée d'être royaliste.

Sur la scène politique, Olympe assiste à l'affrontement. Elle prend position contre les chefs de la Montagne : Marat, Robespierre contre lequel elle écrit « *Pronostic sur Robespierre par un animal amphibie* » signé Polyme « anagramme d'Olympe » qu'elle placarde dans les rues de Paris et qui commence ainsi : « *Tu te dis l'unique auteur de la Révolution, tu n'en fus, tu n'en es, tu n'en seras éternellement que l'opprobre et l'exécration... Ton trône sera l'échafaud* ». Ce pronostic follement téméraire mais d'une singulière prophétie sera l'un des derniers écrits d'Olympe.

Le 2 juin, les chefs de la Gironde sont arrêtés. La plupart vont mourir guillotins. Olympe a été la seule, le 9 juin, avec beaucoup de courage à prendre la défense des

Girondins, prédisant au passage la dictature. Deux jours plus tard, Olympe écrit son testament politique qu'elle adresse à la Convention.

Elle se prépare au pire mais elle garde son humour. « *Je lègue mon cœur à la Patrie, ma probité aux hommes, ils en ont besoin, mon âme aux femmes, je ne leur fais pas un don indifférent, mon génie créateur aux auteurs dramatiques, il ne leur sera pas inutile, surtout ma logique théâtrale au fameux Chénier, mon désintéressement aux ambitieux, ma philosophie aux persécutés, ma religion aux athées, ma gaieté franche aux femmes sur le retour. Et tous les débris qui me restent d'une fortune honnête à mon héritier naturel, à mon fils s'il me survit* ». Non sans ironie, elle désigne Danton comme exécuteur testamentaire.

Le 13 juillet 1793, Charlotte Corday assassine Marat. Le 20 juillet, Olympe fait imprimer *les Trois Urnes* ou *le Salut de la Patrie* qui reprend sous forme d'affiche une proposition girondine. Sur la première urne serait écrit « *monarchie* », sur la deuxième « *gouvernement fédératif* » (prôné par les Girondins) et sur la troisième « *gouvernement républicain un et indivisible* ». Dénoncée par son afficheur, elle est arrêtée sur le pont Saint-Michel. Sûre d'elle et de sa loyauté, elle indique elle-même son bureau aux gendarmes, persuadée que ses écrits vont plaider pour elle. Elle est enfermée à la mairie pour avoir proposé un gouvernement fédératif alors qu'une loi datant du 20 mars précédent punit de mort celui qui osera prôner un gouvernement autre qu'un état un et indivisible.

La France a basculé dans la Terreur. Les femmes agaçaient, maintenant elles dérangent. On ne leur fera pas de cadeau. Théroigne de Méricourt a été déculottée et fessée violemment en pleine rue par des militantes montagnardes. Elle en perdra la raison et sera internée à la Salpêtrière où elle mourra.

Les jours de la reine sont comptés. Elle sera guillotinée le 16 octobre 1793.

De la mairie, Olympe est transférée à la prison des femmes de Saint-Germain-des Prés. Elle tente de joindre ses derniers appuis mais son courrier est intercepté. Elle reste plusieurs semaines sans qu'on l'interroge. De la prison, elle arrive encore une fois à faire placarder une affiche « *Olympe de Gouges au tribunal révolutionnaire* » dans laquelle elle se plaint de sa détention. On peut y lire encore « *Robespierre m'a toujours paru un ambitieux sans génie et sans âme...* » On peut même s'étonner de la patience de Robespierre.

Elle est transférée dans la prison de femmes de la Petite Force dans le Marais. Blessée au genou (elle a fait une chute en prison), elle n'a reçu aucun soin. Elle fut alors conduite dans une maison de santé. Elle lui coûte cher : elle doit déposer ses derniers bijoux au Mont de Piété. Au lieu de s'en évader, elle demande à être jugée. On la transfère alors à la Conciergerie.

Le 2 novembre 1793, Olympe, transie, épuisée, malade, paraît devant le funeste aréopage. L'avocat qu'elle avait choisi ne se présente pas. Comme elle en réclame un autre, le président lui fait cette réponse cynique : « *Vous n'en avez pas besoin ! Vous avez assez d'esprit pour vous défendre toute seule* ». Contrainte d'assumer sa propre défense, l'ardente polémiste le fait avec une intelligence, une habileté, une finesse extraordinaires. Malgré tout, c'est la mort pour Olympe. C'est alors que la condamnée s'écrie : « *Mes ennemis n'auront pas la gloire ni la satisfaction de voir couler mon sang, je suis enceinte et je donnerai à la République un citoyen ou une citoyenne* ». Cela fait rire la salle à ses dépens car nul ne la croit. Il faut dire que bien des femmes usèrent de cet argument. Lorsque la grossesse était confirmée, la condamnation pouvait être

différée. Le 2 novembre, elle est condamnée à mort par le Tribunal Révolutionnaire. Le 3 novembre, à l'aube, Olympe écrit sa dernière lettre à son fils, dont voici un passage : « *Je meurs mon cher fils, victime de mon idolâtrie pour la Patrie et pour le Peuple. Ses ennemis [...] m'ont conduite sans remords à l'échafaud [...] Adieu, mon fils, je ne serai plus quand tu recevras cette lettre [...] Je meurs mon fils, mon cher fils, je meurs innocente.* »

Il ne recevra pas cette lettre, elle sera confisquée par Fouquier-Tinville. Quant à son fils, Pierre Aubry, par peur sans doute, il rédigera une profession de foi civique dans laquelle il condamne les écrits de sa mère et veut rayer de ses papiers le nom de cette femme qui le fait rougir de honte quand il pense à elle. Il a toutefois demandé sa réhabilitation après la Terreur.

Le 3 novembre, avant son exécution, son dernier geste est celui d'une coquette : elle s'observe dans un miroir et se sourit encore. « *Dieu merci mon visage ne me jouera pas de mauvais tour* ». Puis la charrette dans laquelle est assise Olympe de Gouges, les mains liées derrière le dos, quitte la Conciergerie. Le trajet jusqu'à la place de la Révolution, (actuelle place de la Concorde), dure une heure. C'est un véritable supplice, la foule conspu les condamnés à mort.

Sur l'échafaud, ses derniers mots se bercent d'espoir : « *Enfants de la Patrie, vous vengerez ma mort* ». Un « *Vive la République retentit* ». Sous la Terreur, il n'y a pas de place pour la compassion.

Elle est la première femme mise à mort après Marie Antoinette.

Seule une personne dans la foule, ainsi que l'a noté un agent de police, aurait dit : « *Voilà une place où jusqu'ici on a tué de l'esprit ; et on en tuera encore* ». Il avait raison.

Elle a cru jusqu'au bout que les mots justes ont le pouvoir de changer le cours du monde, l'âme des hommes, la vie des femmes. Mais ces femmes qui huaient Olympe de Gouges au moment de sa mort savaient-elles qu'elle s'était battue pour elles jusqu'à la fin ?

Jacky MORELLE
Présidente de la Commission Culture de Vivent les Femmes

Documentation : Centre Pompidou
Bibliothèque de Montauban
Bibliothèque historique de la ville de Paris

